



EDITORIAL

Au début était le verbe...

... et le visage pour lui donner vie

La crise sanitaire que traverse le monde depuis le début de l'année 2020 touche chacun-e d'une manière particulière dans sa relation aux autres. Elle ébranle la confiance et invite à la méfiance au sein des contacts humains. Quand bien même les réponses à cette crise avancent sous l'étendard de la responsabilité individuelle et du bien collectif, elles induisent de manière agressive la peur de l'autre et la crainte irraisonnée de la mort.

Comment vit-on cela en tant que professionnel de l'éducation, dès lors que l'on a non seulement charge d'âmes au sein des institutions, mais également charge de recréer des liens souvent distendus entre les enfants qui nous sont confiés et leur famille?

Comment vit-on cela lorsque enfant, adolescent,

profondément troublé par la séparation d'avec ses parents, il n'est pas possible parfois pendant plusieurs semaines de les voir, d'être physiquement en relation avec eux?

Comment vit-on cela lorsque parent, sans doute culpabilisé par la séparation d'avec son enfant, il n'est plus possible de le prendre dans les bras pour lui dire qu'on l'aime?

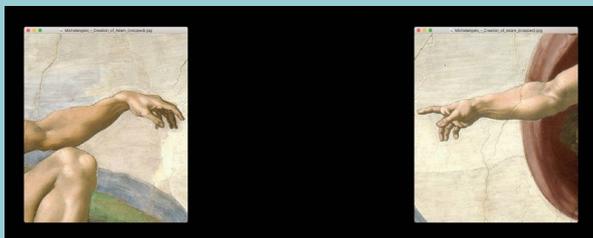
Les mesures qui ont été prises dans certains cantons

laissent songeur: interdiction d'approcher ses enfants, ses parents ou de le faire avec distance et masqué, sous menace de transmettre la maladie. Pour l'enfance placée qui nous concerne, cette situation rajoutée de manière inexorable de la souffrance et une distance qu'il va falloir un jour combler, cela même si, face à certaines situations aigües, cette distance contrainte a pu momentanément soulager.

Ne nous laissons pas leurrer par la croyance que ces mesures sont indolores. Elles marqueront à jamais le sentiment d'être soumis à des logiques qui nous dépassent, capables d'impacter les rapports à nos semblables d'une manière inédite qui nous obligera à de nouvelles lectures des relations intersubjectives.

En attendant d'être en mesure de l'évaluer les conséquences, appliquons-nous, malgré ces temps maussades, à faire briller la lumière dans nos yeux, seuls capables aujourd'hui derrière nos masques, de transmettre encouragements, amour et bienveillance.

Dominique Chautems Leurs



L'EXPÉRIENCE DU CORONAVIRUS AU TESSIN

Au mois de février 2020 le Coronavirus commence petit-à-petit à s'imposer dans notre réalité professionnelle. Les nouvelles incessantes se succèdent à la télé à propos de la situation mondiale, la Chine et ensuite l'Italie. Pendant ces jours-là, la situation en Lombardie ne cesse d'empirer, mais cependant en Suisse et au Tessin on continue à vivre comme si de rien n'était, au point que du 20 au 25 février à Bellinzona on fête le carnaval sans aucune mesure de prévention.

C'est seulement vers la fin du mois de février que le Tessin compte les premiers cas de Covid-19. L'administration publique commence alors à parler de mesures de prévention.

Les premières indications de prévention qui nous sont communiquées concernent la distanciation sociale et les contacts physiques : ne pas se serrer la main, ne pas s'embrasser, pas d'accolades ni d'étreintes. Nous accueillons ces premières indications avec pas mal de scepticisme, incrédulité et un peu de dérision. Pour la Fondazione Amilcare (nous travaillons avec 60 jeunes adolescents) qui a fait des contacts physiques une marque d'accueil et de chaleur humaine, il n'a pas été facile de changer de manière radicale la manière de travailler et d'entrer en relation avec l'autre...

Au début du mois de mars, le nombre de malades continue de croître et nous sentons que le danger devient de plus en plus réel et concret. Les entreprises ferment les unes après les autres. C'est ensuite le tour des services pour la population et les écoles. Nous avons l'impression qu'autour de nous tout le monde se renferme chez soi. Il arrive par exemple que certains jeunes que nous avions référés avec beaucoup de travail et de peine aux services de psychiatrie, se voient annuler leur rendez-vous pour une période indéfinie, sans trop d'explications, se retrouvant ainsi sans soutien psychologique.

Pendant ces jours où tout le monde se réfugie en lieu sûr, nous découvrons que nous faisons partie de ces services indispensables à la société qui ne peuvent pas s'arrêter. La souffrance de nos jeunes ou leurs besoins n'allaient pas aller en quarantaine... Nous devons continuer notre travail

au front, même si le fait de poursuivre notre mission signifiait mettre en danger notre vie ou celle de nos proches. Le climat général devint très anxieux, nous faisons face à un virus inconnu, nous avions dans les yeux les images de Bergamo et d'autres villes d'Italie, avec des centaines de morts ; les informations étaient souvent contradictoires («mettez les masques», «ne mettez pas les masques»). Le matériel sanitaire est arrivé en rupture de stock partout : nous arrivions à acheter les dernières boîtes de masques en pharmacie (400 masques chirurgicaux pour 50 éducateurs), des lunettes de protection chez le brico du coin et des tenues de protection pour peintre en guise de protection sanitaire.

Grâce à la collaboration entre les directeurs des institutions pour mineurs (Codicem et l'Ufag), nous avons malgré tout pu trouver ensemble des manières de gérer cette situation, de trouver de voies d'approvisionnement de masques (directement depuis la Chine), et de développer des plans de protection adaptés à nos réalités. Cela n'empêchait malheureusement pas qu'un fort sentiment de peur, d'angoisse et d'incertitude circule dans nos équipes éducatives.

Pour nous, comme pour les autres institutions pour mineurs, il était difficile et paradoxal de définir un plan de protection : il s'agissait d'insérer des protocoles et des pratiques sanitaires typiques des hôpitaux et des lieux aseptisés au cœur de notre mission éducative, alors qu'elle prévoit d'offrir aux jeunes des relations chaleureuses ainsi que des lieux accueillants et familiers.

La direction s'est retrouvée à devoir définir des nouvelles normes pour *protéger* ses collaborateurs sur leur *lieu de travail* alors que ce même lieu par définition est censé être un *lieu de vie* accueillant, intime, sécurisant : un *lieu de protection*. Le terme «foyer» change de sens en période de pandémie. Les deux logiques ne sont pas faciles à conjuguer : souvent la protection du personnel semble entrer en opposition avec les droits des jeunes à se sentir chez eux, «à la maison».

Notre vulnérabilité et notre incompetence face au virus nous a unit aux

familles que nous accueillons. Face à cette situation nouvelle, nous avons créé une *appartenance* avec les jeunes et leurs parents. Nous n'avions pas de réponses claires ni de modes d'emploi à donner, nous ne pouvions qu'affronter cette pandémie ensemble et se sentir plus près les uns des autres dans ce moment de crise.

Pour la première fois, les éducateurs se sont confrontés à une nouvelle peur liée à leur travail éducatif. Les transgressions des jeunes auxquelles nous sommes habitués et que nous avons appris à gérer n'ont plus la même signification dans un contexte de danger. Par exemple, un jeune qui fugue ou qui prend des risques en termes de contagion, représente quelque chose de nouveau qui potentiellement menace la santé de l'éducateur ou celle de ses proches. Cette nouvelle peur, signalée par nos collègues éducateurs, rend difficile la prise de distance normalement nécessaire pour gérer les transgressions. Ces situations génèrent auprès des éducateurs des émotions nouvelles, parfois puissantes et viscérales.

Après les premières semaines pendant lesquelles nous avons eu un énorme travail de redéfinition du cadre éducatif, dans une incertitude et une préoccupation constante, nous avons ensuite vécu les semaines suivantes dans un calme très étrange, comme au centre d'un cyclone. Les jeunes et leurs familles semblaient aller bien, en dépit de la situation de crise, dans ce moment de silence et d'absence de frénésie.

Les jeunes ont bien réagi dans la plupart de cas. Avec une bonne dose de flexibilité de la part de nos éducateurs, nous avons su trouver des compromis qui ont permis aux équipes de se sentir protégées, mais en même temps de pouvoir accomplir leur travail éducatif avec bienveillance et chaleur, sans trop de règles sanitaires contraignantes.

Au moment du lock-down, nous avons pu définir avec chaque jeune, sa famille, son réseau de professionnels et l'Autorité de protection, le lieu de confinement le mieux adapté. Certains jeunes ont ainsi pu passer les semaines de confinement chez eux, avec un accompagnement éducatif individualisé à domicile. Dans une situation particu-

lière, nous avons même pu mettre en place la période de confinement d'une jeune chez la famille de son petit cousin.

Chez pas mal de nos collègues éducateurs, qui ont accepté de continuer leur travail en dépit des risques pour leur vie, reste cependant le sentiment d'avoir été oublié par la politique et les médias. Lors des conférences de presse par exemple, les éducateurs des institutions pour mineurs sont presque toujours oubliés. Le fait d'être oublié se cumule aux peurs et a créé chez ces collègues la sensation d'être «sacrifiable». Il sera très important que l'engagement de nos collègues éducateurs

pendant la pandémie soit reconnu, souligné et applaudi, tant au niveau cantonal que fédéral.

Nous pouvons dire que la première vague de Covid19 a donc été bien gérée. Heureusement nous n'avons pas eu de cas de contagions, ni parmi les éducateurs ni parmi les jeunes et le travail d'accueil et de prise en charge a toujours été garanti.

Aujourd'hui, en ce début d'automne, on se prépare à la deuxième vague, en sachant qu'il sera très difficile de travailler en faisant la part des divers rhumes typiques de la saison. Nous nous préparons donc à vivre (encore) une longue période d'incertitudes, de

plans de protections à mettre à jour, de tampons et d'attente de résultats, de symptômes et de fausses alarmes, de quarantaines et ... de remplaçants à chercher.

Tout cela est énormément chronophage et risque de miner le travail éducatif en prenant tout la place et en mettant en deuxième plan le jeunes et leurs vies. Il sera donc fondamental de garder au centre de notre attention notre mission éducative en sachant que le Covid19 restera avec nous pour un bon moment.

Gian Paolo Conelli
Directeur de la Fondation Amilcare

LA CRISE, RÉVÉLATRICE DE COMPÉTENCES

Comme dans toute crise, il s'agit de s'adapter, inventer, créer. La crise du COVID, durant la période de semi-confinement, a obligé les institutions à se réinventer dans leur fonctionnement, mais également dans leur rapport à «l'extérieur».

Si cette période a été complexe dans l'organisation et le stress vécu (nous avons dû prévoir les scénarios les pires pour tenir les prestations coûte que coûte, avec les exigences de qualité intactes), elle a aussi permis de découvrir d'autres réalités et manières de faire. Cet article se veut le reflet des aspects positifs que nous a fait vivre la crise du COVID, sans en nier les immenses difficultés.

Tout d'abord, nous avons dû tester la capacité de notre management à gérer une situation de crise exceptionnelle. Pour la FOJ, Fondation Officielle de la Jeunesse, une cellule de crise a été mise en place mobilisant une partie de nos cadres et les collaborateurs du secrétariat général, appuyés par des professionnels de la gestion de crise. Cette cellule avait pour tâche de prévoir les divers scénarios et réponses possibles, de gérer de manière centralisée les demandes de ressources humaines, et de prévoir le matériel nécessaire au bon fonctionnement des foyers (allant de

l'informatique au gel désinfectant).

Les écoles étant fermées durant cette période, le foyer s'est transformé aussi en salle de classe. Mais sans vivre les tensions des horaires à tenir, des leçons à savoir à une date précise, des devoirs à faire alors que l'enfant est épuisé. Les enseignants faisaient des interventions par réseaux sociaux et distribuaient du travail aux enfants. Celui-ci a souvent pu se faire au rythme de l'enfant, durant des moments imposés mais sans le stress, permettant parfois de belles progressions dans le savoir. Les éducateurs, qui ne sont pourtant pas des professionnels de l'enseignement, ont pu trouver des méthodes éducatives facilitant l'apprentissage.

Les parents, dans leur immense majorité, ont parfaitement saisi les enjeux et difficultés du moment. Les droits de visite en «présentiel» ont été supprimés pour les enfants restés en foyer. Des droits de visite «virtuels» ont remplacés ces moments, et ont été, compte tenu des circonstances, plutôt bien vécus de part et d'autre.

Le service placeur, tout comme les institutions, ont bien compris que nous devons tous trouver d'autres manières de travailler durant cette période. On a parfois pu tenter des retours d'enfants en famille qu'on n'aurait pas imaginé

faire si vite sans le COVID. Ces retours en famille se sont majoritairement très bien déroulés, un large pouvoir de décision laissé aux institutions a permis d'expérimenter des accompagnements à distance... La crise prédispose aux compromis, à la confiance réciproque, à l'entraide.

Toutes les places libérées dans les foyers par un retour temporaire des enfants en famille ont été mises à la disposition du service placeur pour des accueils d'urgence. Au début du confinement, le SPMI, service de protection des mineurs, craignait une recrudescence des violences intrafamiliales. Il s'avère que cette crainte n'était pas fondée. La crise «externe» a permis aux familles de trouver des solutions afin de ne pas vivre de crises «internes».

Enfin, une organisation de solidarité interinstitutionnelle a été mise en place. Nos collègues de la FASE, Fondation Genevoise pour l'Animation Socio-culturelle, ont suspendu leurs prestations (centre de loisirs, TSHM...). Leur personnel, sur une base volontaire, est venu prêter main forte à nos foyers permettant de renforcer nos prestations. Les offres internes de nos fondations qui ont cessées ou été réduites (le centre de formation par

exemple) nous ont permis de voir les professionnel(le)s se mobiliser pour apporter des solutions à leurs collègues de foyers.

Enfin, et surtout, nous avons pu compter sur un immense engagement de nos équipes éducatives, administra-

tives et de soutien, qui ont montré leur courage, leur professionnalisme, leur inventivité et leur souci du bien-être des jeunes qu'ils accompagnent.

Toute crise a donc aussi ses bons côtés, permettant de tester la capacité de résilience de nos institutions, et sur-

tout la capacité d'adaptation et d'inventivité des personnes, pour autant qu'ils en comprennent le sens et qu'on leur laisse le pouvoir d'agir.

Cédric Bernard
Directeur de foyers éducatifs
au sein de la FOJ

LA CRISE, GÉNÉRATRICE D'OPPORTUNITÉS

© Photo by Evgeni Tchekasski on Unsplash



Je dirige deux foyers de la région lannoise qui accueillent 46 enfants et adolescent(e)s de 6 à 18 ans. Durant la période de semi-confinement, l'institution a été bousculée. Pour faire face aux multiples absences au sein du personnel éducatif; pour réorganiser tous les horaires dans le but de limiter les déplacements; pour séparer le fonctionnement de toutes les unités de vie et assurer un enseignement journalier en ouvrant 5 classes; pour aménager des lieux de visites pour les parents et rassurer nos pensionnaires et, enfin, pour contenir l'anxiété générale, la tâche fut très lourde pour toutes et tous.

Certes, elle le fut. Ceci dit, étonnamment et paradoxalement, le semi-confinement fut aussi une période aux effets très positifs sur la dynamique institutionnelle et sur le comportement de plusieurs jeunes.

Le petit Jean avait l'habitude de se lever à 6h00 afin de se préparer, de prendre un taxi à 7h00 pour être à 7h40 en classe. Une journée l'attend alors, rythmée par le tambour des encouragements et des réprimandes, cadencée par les cours d'activité physique, par la «logo», les «maths», le «psy». Enfin, la journée prend fin par un retour au

foyer où s'enchaînent, entraînement de foot, devoirs, visite des parents, et encore parfois un rendez-vous. Bref, la Covid a peu d'impact sur l'état somatique du petit Jean et de tous nos pensionnaires. Par contre, le semi-confinement a neutralisé et refroidi la fournaise de leur agenda. On rencontrait souvent, dans nos foyers, des enfants «ballotés et éparpillés» entre de multiples sollicitations, pris du matin au soir dans des agendas surchargés. Durant le semi-confinement, on a croisé des enfants apaisés dont les quelques repères journaliers se résumaient au lever, aux repas quotidiens, aux jeux et à trois heures d'enseignement. Dans la cour de nos internats se sont mis à fleurir les dessins à la craie; les vélos en ont usé le bitume; les séances de gymnastique en plein air ont repris leurs droits et les cabanes ont parsemé la forêt. L'éducateur, jusqu'alors accaparé par les appels téléphoniques incessants, par les mails et les rendez-vous aussi urgents les uns que les autres, est «sorti» de son bureau, s'est affranchi d'un chapelet de tâches, partageant une plus grande partie de son temps avec les enfants. Et enfin, comme nous avons réorganisé les horaires éducatifs sur des durées beaucoup plus longues, la continuité était désormais assurée; le temps qui incom-

baît au passage des informations s'étant réduit à quelques minutes journalières.

Le lecteur verra peut-être dans ces propos la trace d'une nostalgie de vieux directeur. «A peine!» aimerais-je dire. Certes les effets décrits ci-dessus sont aussi liés aux conditions de vie, nos foyers étant généreusement dotés d'espaces intérieurs et extérieurs.

Certes, ce ne sont pas les conditions de confinement que nos pensionnaires auraient vécues auprès de leur famille. Mais tout de même, l'expérience est troublante. Le cours du temps s'est bel et bien ralenti; l'urgence qui lui colle à la peau s'est enfin calmée ... et les effets sur nos pensionnaires nous ont paru parfois sidérants.

Nous avons inventé, ces dernières décennies, «le toujours mieux», «le toujours plus». La crise Covid nous a juste rappelé, comme le disait Voltaire, que souvent le «mieux est l'ennemi du bien». Nos enfants sont régulièrement gavés de stimulations et de sollicitations, celles-ci naissant le plus souvent des bonnes intentions des adultes qui les entourent. Toutefois les enfants se nourrissent plus simplement de liens et d'humanité. Ralentir le rythme revient peut-être à perdre des prestations, et perdre du temps; mais c'est souvent une chance de mieux grandir.

Ce petit article n'est là que pour rappeler que le semi-confinement nous a offert un petit laboratoire en temps réel, un laboratoire dans lequel le cercle vicieux du «toujours plus» - en réponse à la souffrance existentielle et aux multiples maux de notre époque - nous apparaît comme un leurre que beaucoup d'auteurs ont mis en évidence bien avant nous.

Jean-Marc Pignat
Directeur des foyers
du Servan et de la Bérallaz

LA CRISE DU CORONAVIRUS PERÇUE PAR LES JEUNES VIVANT EN INSTITUTION DE PROTECTION DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE: QU'EN DISENT-ILS?

Les jeunes vivant en institution socio-éducatives ont dû, comme le reste du monde, faire face à la situation sanitaire extraordinaire que nous traversons actuellement. Ils et elles ont été exposé-es à de nombreux changements et défis au sein de leur quotidien. Afin de comprendre leur vécu et de mettre leur parole en avant, Integras et le centre de liaison (EQUALS) de la Clinique pour enfants et adolescent-es des cliniques psychiatriques universitaires de Bâle (UPKKJ) ont mené une enquête en allant directement à leur rencontre... virtuelle! 238 jeunes ont répondu à un questionnaire détaillé et ont partagé leurs expériences et leur point de vue de la crise du coronavirus.

Concernant leur participation, les jeunes interviewé-es manifestent particulièrement leur besoin de s'exprimer et d'être écouté-es:

- *Es ist schön das es eine umfrage für die gibt die eine etwas andere situation haben als der rest (F, 17)*
- *Tout le monde ne se préoccupe pas de nous, alors merci (M, 14)*
- *Grazie per avermi fatto partecipare a questo test spero che le mie opinioni possano farvi comprendere ciò che vi chiedevate. Grazie ancora vi mando un abbraccio virtuale (F, 15)*

La difficulté des restrictions

La recherche nous présente tout d'abord les défis qui ont accompagné la pandémie et auxquels ont dû faire face les jeunes séjournant en institution. Les nouvelles mesures, pénibles pour la majorité de la population, ont été difficiles à accepter par les participant-es à l'enquête. Aux règles officielles, se sont de surcroît ajoutées celles des institutions, qui ont été perçues comme une restriction massive par la plupart des participant-es. Les mesures de distanciation et la réduction des contacts sociaux et familiaux ont été particulièrement difficiles à vivre pour les jeunes. Une majorité des répondant-es aurait d'ailleurs préféré être avec leur famille durant ces temps compliqués, comme l'attestent les réponses aux questions suivantes:

Ce qui m'accable le plus:

- *De ne plus pouvoirs voir mes amis et je ne peut pas sortir de l'institut sa me rentre fous (M, 14)*
- *Das wir lange zeit nicht nachhause durften (M, 15)*

Ce qui m'a manqué le plus:

- *Vedere la mia famiglia e il contatto diretto con le altre persone. (M, 14)*
- *Mutter freundin bruder (M, 18)*
- *Ma mere mes potes (M, 17)*
- *Les garcon le sex mes copines la familles les soirees (F, 15)*

Des craintes pour les proches ainsi que pour les perspectives d'avenir

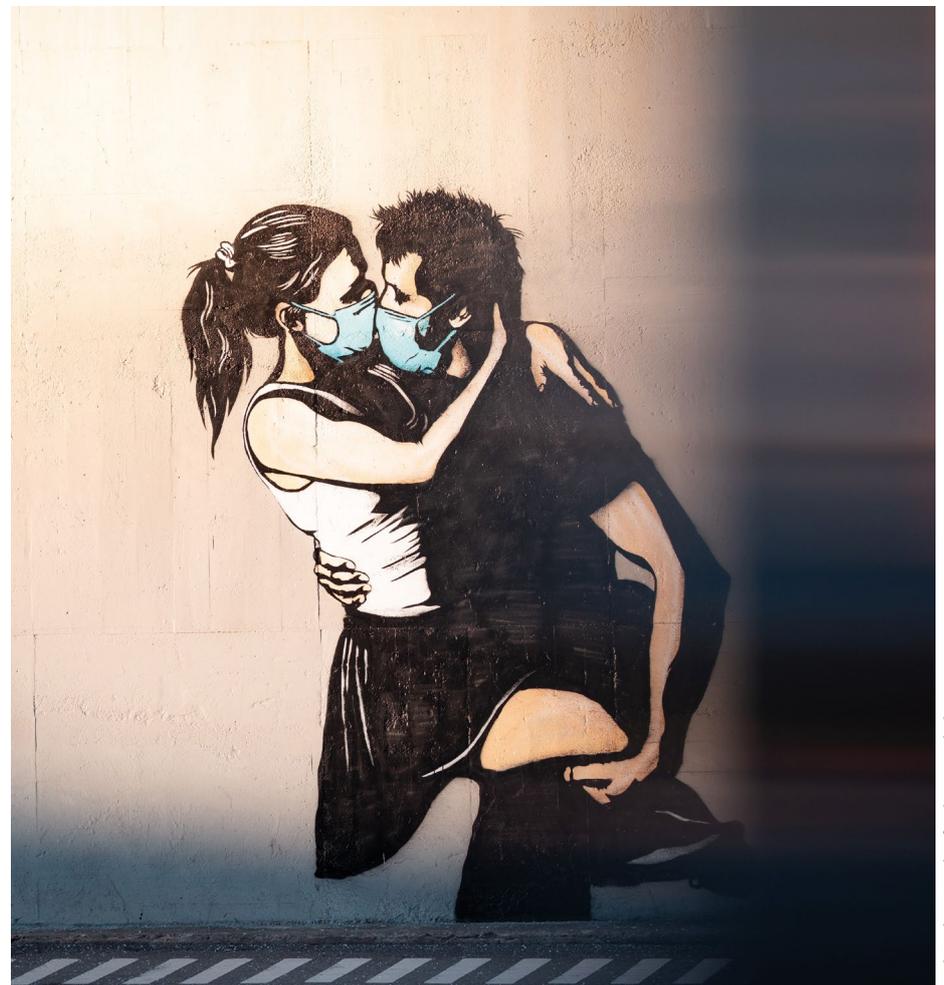
Concernant le virus en soi, peu de participant-es étaient tourmenté-es à l'idée d'être infecté-es. Leurs peurs se concentraient davantage sur la santé de leurs proches ainsi que sur leurs propres perspectives d'avenir et celles de leur famille. Les questions concer-

nant l'avenir professionnel et les pré-occupations financières familiales sont grandement ressorties dans l'enquête.

Ce qui m'effraie le plus, c'est:

- *Das ich es bekomme und Risiko-Patienten anstecke. (M, 15)*
- *Que ma mere meurt a cause de se virus (M, 17)*
- *De ne pas trouver de place d'apprentissage (M, 15)*

La crise comme catalyseur concernant le bien-être mental et la santé physique Les résultats de l'enquête nous montrent que l'évolution du bien-être mental et de la santé physique des jeunes lors de la crise était largement dépendante de leur condition précédant la pandémie. La crise semble effectivement avoir servi de catalyseur à ce niveau-là: ceux et celles qui se sentaient plutôt bien avant la crise, ont continué à se sentir bien, voire mieux.



Par contre, les jeunes qui souffraient d'ores et déjà de problèmes de santé ont eu tendance à voir ceux-ci s'accroître pendant la crise. Un·e jeune sur trois (31,1 %) a déclaré se sentir plus déprimé·e que d'habitude. En revanche, 16,0% ont déclaré que leur santé mentale s'était améliorée.

Une bonne gestion de la situation et des points vécus comme positifs

Dans l'ensemble et selon les réponses reçues, les jeunes en institution ont bien géré la situation et ont démontré une bonne capacité d'adaptation. Une majorité des participant·es estime avoir bien vécu la crise et seul un quart des jeunes interrogé·es considère que leurs difficultés ont été supérieures à celles des adolescent·es qui ne vivent pas en institutions socio-éducatives. Plusieurs jeunes relèvent des points positifs qu'ils tirent de cette étrange période, que ce soit au niveau sociétal, environnemental ou personnel.

- *Les éducateurs nous connaissent mieux (F,16)*
- *[...] Ha fatto capire le cose che abbiamo realmente bisogno (M,19)*
- *Das Klima atmet auf (M, 15)*
- *Back to basic (M,16)*
- *Man lebt mehr als gemeinschaft (M,19)*

Le vécu des jeunes vis-à-vis de la gestion de la crise par les institutions

La recherche se penche aussi sur le vécu des jeunes vis-à-vis de la gestion de la crise par les institutions. De manière générale, les jeunes ont indiqué avoir été bien informé·es de la situation exceptionnelle et des changements au sein de l'institution. Les répondant·es ont souligné l'importance de l'implication de la direction lors de cette période de crise. Pour la majorité des jeunes, il a été possible de prendre part à certaines décisions, telles que les modifications de la vie quotidienne et des règles de l'institution. En revanche, les possibilités de participation ont été plus restreintes lors des décisions concernant les visites familiales. En ce qui concerne l'ambiance au sein des institutions et la manière dont les jeunes ont perçu leurs éducateur·rices sociaux·ales, le discours des participant·es est unanime : ils sont reconnaissant·es du travail et des efforts effectués. Les jeunes ayant répondu à l'enquête réclament essentiellement des informations claires et transparentes, du temps pour eux et pour leur famille, ainsi que du désinfectant en suffisance!

Je suis particulièrement reconnaissant(e) aux éducateurs sociaux et éducatrices sociales d'avoir fait ... pendant la crise:

- *Essere riuscita ad organizzare una nuova vita all'interno del [...] (F, 14)*
- *Sich um mich und die anderen kümmern und mehr mit uns unternehmen als sonst. (F, 16)*
- *Aver mantenuto i contatti anche se a distanza (M, 18)*

Porter la parole des jeunes

Cette enquête permet de mettre en lumière le vécu de certains jeunes vivant en institution pendant cette période particulière. En répondant à plus d'une centaine de questions, les jeunes ont montré qu'ils et elles ont des choses à dire et souhaitent les partager! La prise en compte de leur parole et leurs points de vue est essentielle pour évaluer les impacts du Covid-19 et réfléchir aux facteurs contribuant au bien-être des jeunes et au bon fonctionnement des institutions lors des périodes de crise – passées ou à venir.

Vous pouvez accéder au rapport complet sur le site d'Integras:

https://www.integras.ch/images/aktuelles/2020/20200902_CorSJH_FR.pdf

Integras

Lorène Métral et Louise Comte

Note: les réponses des jeunes ont intentionnellement été laissées dans leur orthographe d'origine.

COVID-19: HIER, AUJOURD'HUI... ET APRÈS-DEMAIN!

RTS, émission Vacarme, septembre 2020; une éducatrice répond à une résidente agacée par le code de conduite «Covid-19»: «toi, tu dois suivre mes consignes; moi, je dois suivre celles de ma cheffe, ma cheffe doit suivre celles de l'autorité cantonale et cette dernière doit suivre celles de la Confédération». Cette logique implacable a été une évidence pour la majorité d'entre nous lorsque l'épidémie s'est imposée au mois de mars.

Du jour au lendemain, nous avons eu la sensation de devoir affronter une terrible catastrophe. Une collaboration efficace s'est rapidement installée entre les institutions valaisannes pour jeunes en difficulté et le service

cantonal. Une unité pour personnes atteintes de la Covid-19 a été ouverte. Les horaires ont été remodelés afin de limiter le risque de propagation, les projets de vacances ont été repoussés, les personnes à risque ont été protégées et remplacées, un pool exceptionnel de remplaçant·e·s a été créé. Cette étape s'est bien déroulée grâce à la grande solidarité du personnel éducatif.

Il a aussi fallu informer les résident·e·s que le confinement au foyer était dorénavant de mise durant au moins cinq semaines. Perçue comme une injuste privation de liberté, cette annonce a entraîné un raz de marée de protestations. L'équipe éducative présente ce jour-là dut subir leurs provoca-

tions, comme de parler et postillonner tout près de leurs visages. La séance de coordination qui suivit fut pour le moins anxiogène, tourmenté·e·s que nous étions par les images italiennes de malades intubés.

Les semaines ont passé, les esprits se sont détendus et ... et puis rien! Pas de trace de la Covid-19 mais l'émergence de deux émotions discordantes: le soulagement et le doute. «Ouf, nous avons échappé au pire» et «mais est-ce que tout cela était vraiment nécessaire?». L'été est arrivé, avec l'espoir de passer à autre chose. Les projets ont été remis sur la table, assortis d'une option B tenant compte des prescriptions fédérales et évidemment d'une

option C en cas de réapparition de cette fichue Covid-19. A la mi-août, le virus est réapparu et nous avons compris que nous devons tenir un marathon. Petit à petit, nous avons repris les armes pour un combat différent, plus complexe, plus long aussi. Le spectre de la quarantaine s'est substitué au semi-confinement, telle une épée de Damoclès planant sur les équipes de travail, avec le stress des remplacements à assumer en cas de déclenchement de la mesure.

En septembre, les discussions ont été vives et les opinions se sont cristallisées entre les loyaux aux autorités et les sceptiques qui refusaient de céder à l'anxiété ambiante. Octobre est arrivé, avec une évolution exponentielle de la courbe de cas positifs. «Vous voyez bien qu'il fallait prendre tout ça au sérieux!» proclamaient les loyaux; «manipulation des chiffres» contestaient les sceptiques.

À l'heure où ces propos sont rédigés, fin octobre, le Valais s'est un peu plus barricadé et le reste de la Suisse romande a suivi peu après. Aux profes-

sionnel-le-s dont l'activité est absolument nécessaire – et l'éducation en fait partie – la quarantaine ne sera imposée que dans la sphère privée. Cette décision facilite grandement la gestion des ressources humaines, mais implique la coopération des équipes afin que l'état d'esprit au travail demeure constructif.

Et demain? Je ne prends pas trop de risque en affirmant que du temps va s'écouler avant que ce virus soit maîtrisé, que nos projets seront malmenés, que notre manière de travailler et de communiquer sera chahutée et que les skype et autre zoom auront la cote un moment encore.

Pour après-demain, deux sujets m'interpellent. Le premier est peut-être de bon augure; après plusieurs mois d'arrêt, beaucoup se demandent «comment vais-je reprendre ce rythme effréné d'avant la Covid, quel sens cela a-t-il, en ai-je envie?»; plusieurs spécialistes ont en effet relevé que ce changement forcé a entraîné une remise en question de nos valeurs et du sens donné à nos activités. Bien que ces interrogations soient déstabilisantes, elles sont aussi propices à un meilleur

alignement entre notre identité, nos attentes profondes et nos activités. À l'endroit des adolescent-e-s que nous accompagnons, c'est également l'occasion d'accueillir avec plus de lucidité leurs questions existentielles.

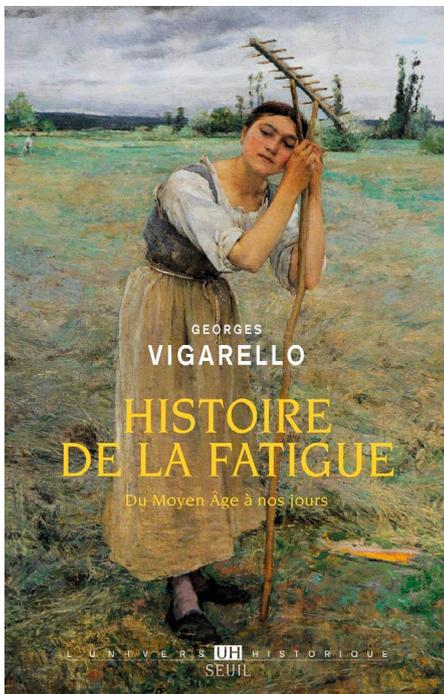
Quant au deuxième sujet, il a tendance à m'inquiéter! Des milliards sont injectés pour la survie des entreprises. Comment dispose-t-on tout à coup de tant d'argent? Faudra-t-il rembourser? Si oui, qui et comment? Alors que de nombreuses professions paient déjà le prix fort du ralentissement économique, le secteur social est encore peu touché; les restrictions budgétaires dans ce domaine interviennent d'ordinaire bien après l'incendie, dans l'indifférence générale. Face à ce défi, devenons innovant-e-s, soyons prêt-e-s au partage d'idées et au changement tout en veillant à donner les bonnes clés aux bénéficiaires de nos prestations.

*André Burgdorfer,
Directeur de La Fontanelle*



CETTE CRISE ME FATIGUE...

Paru cet automne, l'ouvrage de **Georges Vigarello «Histoire de la fatigue, du Moyen Âge à nos jours»** se propose de dresser un tableau très complet de la perception de la fatigue à travers les âges. Cette enquête méticuleuse, nourrie de sources innombrables - dont on se demande parfois comment elles ont pu être identifiées, tels ces récits de voyages du Moyen Âge mentionnés pour la simple apparition du mot «fatigue» - est construite comme une mécanique subtile, où chaque nouvel élément, chaque progrès de la connaissance, fait peu à peu avancer la compréhension du thème.



De la fatigue du chevalier après la bataille à la lassitude des dames de la cour de Versailles, des avancées médicales tâtonnantes à la mécanisation progressive du travail, l'idée de la fatigue évolue, se transforme, devient digne d'intérêt. La narration s'emballe lorsqu'arrive au XIX^e la politisation de la force de travail (et la fatigue subie qu'elle combat), en même temps que se développent les loisirs qui chantent les vertus d'une fatigue choisie dans l'effort et l'exploit. Ensuite, le XX^e siècle brille tout d'abord par ses excès:

effondrement du soldat des tranchées ou invulnérabilité de l'homme nouveau glorifié par les dictatures, travail à la chaîne abrutissant ou pressions psychologiques peu à peu reconnues, la fatigue devient objet d'étude, de réglementations, de revendications, et finalement de reconnaissance.

Si cette chronique trouve sa place dans ce numéro spécial de Perspectives, c'est parce que Georges Vigarello a juste eu le temps d'ajouter une postface à son ouvrage, consacrée à la crise sanitaire actuelle. Il nous y parle de cette «sourde impuissance» qui demeure, «alors que les conséquences sur la fatigue semblent massives: surgissement d'épuisements nouveaux, croisement constant entre lassitude et appréhension, voire peur, effacement de gestes longtemps évidents, apparition d'autres plus contraints, dont la nette distance physique à respecter pour chacun, appelée «geste barrière». L'univers d'«hier» tout proche apparaît dès lors lointain, perdu, les repères familiers se déplacent, espace et temps se transforment, l'inédit s'impose, largement imprévu. S'ajoute un sentiment de vulnérabilité physique que le déploiement constant des techniques avait fait oublier». Et l'auteur de conclure: «Accès majeur, mais transitoire au regard du temps long, la brusque émergence de la pandémie de Covid-19 dans notre univers quotidien a réveillé des peurs oubliées, tout en confirmant la manière récente et nouvelle dont la fatigue est devenue aujourd'hui compagne familière, résistance intérieure et constante éprouvée par chacun d'entre nous».

Hervé Boéchat
Rédacteur

AGENDA

Plateforme de placement extra-familial 2021

«Rends-moi mon téléphone, enfoiré!» –

Le travail relationnel à l'ère numérique entre autonomie, protection et vie privée

26 janvier 2021, Colloque en ligne ZOOM

Informations et inscription:

<https://www.integras.ch/fr/colloques/plate-forme-de-placement-extrafamilial>

Colloque de Morat 2021

«Soigner les transitions – l'enjeu du lien et de la continuité»

3 et 4 juin 2021, Hotel Bad Muntelier, Morat

Informations:

<https://www.integras.ch/fr/colloques/colloque-de-morat>

Équipe de rédaction:

Hervé Boéchat, Marc Berger, Cédric Bernard.

Dessin: Debutme.

Graphisme: Didier Oberson.

Impression 250 exemplaires: Flyerline Schweiz AG

PRATIQUES
INNOVANTES
EN EDUCATION
SOCIALE

PERSPECTIVES

CLÉS – Commission latine pour l'éducation sociale

c/o Integras Place de la Riponne 5 CH-1005 Lausanne + 41 21 601 65 40 integras@integras.ch